

# Ballade « Quand à peine un nuage »

Quand à peine un nuage,  
Flocon de laine, nage  
Dans les champs du ciel bleu,  
Et que la moisson mûre,  
Sans vagues ni murmure,  
Dort sous le ciel en feu ;

Quand les couleuvres souples  
Se promènent par couples  
Dans les fossés taris ;  
Quand les grenouilles vertes,  
Par les roseaux couvertes,  
Troublent l'air de leurs cris ;

Aux fentes des murailles  
Quand luisent les écailles  
Et les yeux du lézard,  
Et que les taupes fouillent  
Les prés, où s'agenouillent  
Les grands bœufs à l'écart,

Qu'il fait bon ne rien faire,  
Libre de toute affaire,  
Libre de tous soucis,

Et sur la mousse tendre  
Nonchalamment s'étendre,  
Ou demeurer assis ;

Et suivre l'araignée,  
De lumière baignée,  
Allant au bout d'un fil  
À la branche d'un chêne  
Nouer la double chaîne  
De son réseau subtil,

Ou le duvet qui flotte,  
Et qu'un souffle ballotte  
Comme un grand ouragan,  
Et la fourmi qui passe  
Dans l'herbe, et se ramasse  
Des vivres pour un an,

Le papillon frivole,  
Qui de fleurs en fleurs vole  
Tel qu'un page galant,  
Le puceron qui grimpe  
À l'odorant olympe  
D'un brin d'herbe tremblant ;

Et puis s'écouter vivre,  
Et feuilleter un livre,  
Et rêver au passé  
En évoquant les ombres,  
Ou riantes ou sombres,

D'un long rêve effacé,

Et battre la campagne,

Et bâtir en Espagne

De magiques châteaux,

Créer un nouveau monde

Et jeter à la ronde

Pittoresques coteaux,

Vastes amphithéâtres

De montagnes bleuâtres,

Mers aux lames d'azur,

Villes monumentales,

Splendeurs orientales,

Ciel éclatant et pur,

Jaillissantes cascades,

Lumineuses arcades

Du palais d'Obéron,

Gigantesques portiques,

Colonnades antiques,

Manoir de vieux baron

Avec sa châtelaine,

Qui regarde la plaine

Du sommet des donjons,

Avec son nain difforme,

Son pont-levis énorme,

Ses fossés pleins de joncs,

Et sa chapelle grise,  
Dont l'hirondelle frise  
Au printemps les vitraux,  
Ses mille cheminées  
De corbeaux couronnées,  
Et ses larges créneaux,

Et sur les hallebardes  
Et les dagues des gardes  
Un éclair de soleil,  
Et dans la forêt sombre  
Lévriers eu grand nombre  
Et joyeux appareil,

Chevaliers, damoiselles,  
Beaux habits, riches selles  
Et fringants palefrois,  
Varlets qui sur la hanche  
Ont un poignard au manche  
Taillé comme une croix !

Voici le cerf rapide,  
Et la meute intrépide !  
Hallali, hallali !  
Les cors bruyants résonnent,  
Les pieds des chevaux tonnent,  
Et le cerf affaibli

Sort de l'étang qu'il trouble ;  
L'ardeur des chiens redouble :

Il chancelle, il s'abat.  
Pauvre cerf ! son corps saigne,  
La sueur à flots baigne  
Son flanc meurtri qui bat ;

Son œil plein de sang roule  
Une larme, qui coule  
Sans toucher ses vainqueurs ;  
Ses membres froids s'allongent ;  
Et dans son col se plongent  
Les couteaux des piqueurs.

Et lorsque de ce rêve  
Qui jamais ne s'achève  
Mon esprit est lassé,  
J'écoute de la source  
Arrêtée en sa course  
Gémir le flot glacé,

Gazouiller la fauvette  
Et chanter l'alouette  
Au milieu d'un ciel pur ;  
Puis je m'endors tranquille  
Sous l'ondoyant asile  
De quelque ombrage obscur.

Théophile Gautier (1811–1872)